

ANTHROPEN

Le dictionnaire francophone d'anthropologie ancré dans le contemporain

BEAUTÉ

Nahoum-Grappe, Véronique
EHES

Date de publication : 2025-10-16

DOI : <https://doi.org/10.47854/sy4vs619>

[Voir d'autres entrées dans le dictionnaire](#)

Toute créature sur terre s'offre. Pathétique, ingénue, elle s'offre : « Je suis né ! Ici, me voilà, avec ce visage, ce corps, cette odeur. Je vous plais ? Vous voulez bien de moi ? » De Napoléon à Lénine et à Staline, à la dernière putain des rues, à l'enfant mongolien à Greta Garbo et à Picasso et au chien errant, c'est en vérité l'unique et perpétuelle question de chaque vivant aux autres vivants : « je vous parais beau ? »

(Elsa Morante, *Aracoeli*, p. 135)

La beauté est un jugement de valeur esthétique porté au cours d'une perception sensible immédiate pendant laquelle l'effet de beauté suspend toute parole, et même le souffle — « oh ! » murmure le spectateur, la spectatrice sidérés, éblouis en face d'elle. Ce jugement, « c'est beau cela », peut concerner tous les objets, même le contenu d'une poubelle — « un déchet par le hasard abandonné » peut apparaître comme « le plus bel ordre du monde », comme le disait Héraclite au IV^e siècle AEC (*Les Présocratiques* 1988 : 174). Même une lézarde sur un mur, une mouche, une poubelle renversée, le ventre d'un poisson mort, comme une fleur, un coucher de soleil sur la mer, une femme, un rêve, et aussi une idée, une mélodie, une démonstration mathématique et, bien sûr, une œuvre d'art, etc. peuvent apparaître comme *beaux* en fonction des situations et contextes historiques, sociaux et culturels en jeu qui enveloppent l'évidence énigmatique du jugement de Beauté, toujours porté au départ par un sujet individuel. Les imaginaires personnels parfois singuliers, créatifs, que font naître les trajectoires individuelles, les « formes de vies » de chacun (Ferrarese et Laugier 2018 ; Azoulay 2009) sont à prendre en compte comme condition de possibilité du jugement de beauté.

Ce jugement tient à une opération complexe au plan neurocognitif, qui constitue une compétence particulière de la psyché humaine ; il semble inné et peut-être partagé par d'autres espèces animales mais seul *homo sapiens* le traduit dans son

ISSN : 2561-5807, Anthropén, Université Laval, 2021. Ceci est un texte en libre accès diffusé sous la licence CC-BY-NC-ND, <https://creativecommons.org/licenses/by-nc-nd/4.0/>

Citer cette entrée : Nahoum-Grappe, Véronique, 2025, « Beauté », *Anthropén*.
<https://doi.org/10.47854/sy4vs619>

langage. Une recherche consistant à repérer l'équivalent de l'adjectif « beau » dans les multiples langues connues serait à entreprendre pour mieux vérifier l'universalité du champ sémantique esthétique dans les différentes cultures connues. En attendant, on ne peut que formuler l'hypothèse de la dimension transculturelle de la perception esthétique humaine, exprimée en fonction de chaque culture. Les sciences neurocognitives travaillent à élucider l'étayage des mécanismes physiologiques des « effets de beauté » (Brielmann s.d. ; Chatterjee et Cardilo 2021 ; Chatterjee, Coburn et Weinberger 2021 : 115-120). Cette perception globalise synchrétiquement et immédiatement les informations venues des cinq sens : la vue joue le premier rôle, puis l'ouïe et l'odorat (en français on dit « un beau son », mais « une *bonne* odeur » et non pas une *belle* odeur), puis le toucher (si une peau est dite « belle », c'est plus à la vue qu'au toucher, sinon elle est perçue comme « douce »). La chose perçue comme « belle » se retrouve comme intensifiée dans sa présence, « hyper-réalisée » dans sa forme, ce qu'exprime la notion énigmatique de « présence » quasi magnétique qui semble envelopper l'apparition de la beauté. Il y a toujours un effet de surprise totale, de découverte émerveillée, d'éblouissement, lors de la perception visuelle qui reste première. La perception auditive est seconde, avec sa capacité d'enivrement quasi psychotrope parfois, à l'écoute d'un chant par exemple. Mais d'autres facteurs entrent en jeu et la complexité physiologique et psychique du jugement esthétique devrait obliger l'anthropologie à se rapprocher de la poésie : l'hypothèse d'informations ténues non conscientes mais efficaces à leur niveau accompagnant la perception synthétique du beau serait à creuser.

À l'enfant qui me demanderait ce qu'est la beauté [...] je répondrais ceci : est beau tout ce qui s'éloigne de nous après nous avoir frôlés. Est beau le déséquilibre profond – le manque d'aplomb et de voix – que cause en nous ce léger heurt d'une aile blanche. La beauté est l'ensemble de ces choses qui nous traversent et nous ignorent en aggravant soudain la légèreté de vivre.
(Bobin 2020 : feuillet 9)

La poétique de ce que Bachelard (1957, 1959) appelait les « images matérielles » est ici à l'œuvre pour comprendre la séduction de signes presque millimétriques : l'élan immobile de la tige, quand la Belle Fleur jaillit, la perfection d'une cambrure, quand la Belle Femme danse, le jeu de nuances d'une eau scintillante, d'un nuage au couchant, jusqu'au vertige de la délicatesse, ce « léger heurt » de l'infiniment subtil, d'un pétale, d'une plume, paupière, quand la nuance est un abîme (voir les *Notes de Chevet* de Sei Shônagon, dame de cour japonaise du XI^e siècle). Mais il y a aussi parfois la séduction de l'immense, du colossal, le puissant bloc de marbre, l'immuable d'une pyramide, d'une immense statue, le mont Fuji, gigantesque et symétrique, perçu comme si « beau » dans la culture japonaise : la poétique du « rêve de pierre » donne une valeur d'éternité à la puissante pesée de certaines formes perçues comme belles.

Je suis belle, ô mortels ! comme un rêve de pierre
Et mon sein, où chacun s'est meurtri tour à tour
Est fait pour inspirer au poète un amour
Éternel et muet ainsi que la matière
[...]
Car j'ai pour fasciner ces dociles amants
De purs miroirs qui font toutes choses plus belles

Mes yeux, mes larges yeux aux clartés éternelles !
(Baudelaire, « *La beauté* », 1857)

Un troisième signal de beauté (après le millimétrique de la nuance et l'éternité du colossal) qui semble lié à l'effet de beauté de façon transculturelle est l'éclat, le brillant, les tactiques de luminosité, de scintillement, comme dans « le miroir des yeux » : les perles, l'or, l'écarlate ou l'ébène, ce qui brille de mille feux comme les étoiles sur fond de nuit, et qui, même le temps d'un éclair, sont des *clartés éternelles*, une fois posées comme belles. Cet usage du « brillant » – les tactiques de luminosité, dans les tissus, fards, bijoux, murs, objets du luxe, etc. – est largement attesté dans de nombreuses sociétés non occidentales pour les constructions sociales des corps et décors posés comme « beaux ». Les couleurs ont aussi une histoire liée au jugement esthétique collectif qui les invente et les choisit en amont comme « belles », comme par exemple « rouge » en russe, qui signifie aussi « beau » (Pastoreau 2016).

Le jugement esthétique est toujours situé. Une première perception en tant qu'évènement intérieur conscient, mais non explicité, est une condition du jugement de beauté qui, par la suite, sera défini et parfois confronté à d'autres modèles en fonction des normes dominantes en jeu. Il y a aussi des moments (fêtes, ennui) et des âges (enfance, adolescence), des états du corps (désirant, souffrant), des identités sexuées (genrées), où la question de la beauté est plus ou moins importante, intense, parfois « affamée », parfois annulée : le rêve mimétique de vouloir « être beau, belle », c'est-à-dire ressembler physiquement à l'image normée de beauté sociale d'une jeune fille n'est pas du même ordre que le désir prédateur viril de posséder ce bel objet, ce beau corps, cette belle voiture... (Vincent et Nahoum-Grappe 2004).

Selon les disciplines, la question de la beauté est traitée différemment. La beauté est une question classique en histoire (Azoulay 2009 ; Vigarello 2007 ; Eco 2010). Dans certaines situations sociales et politiques, la production esthétique de la domination politique (et/ou religieuse) dessine les espaces et les corps posés comme socialement beaux (Nahoum-Grappe 1985). La sociologie peut aider à distinguer les écarts de normes esthétiques entre classes sociales à l'intérieur d'une même société : des logiques sociales sont à l'œuvre pour organiser les préférences en termes de « bon goût » et les choix d'objets, de formes, de couleurs, définis comme « beaux ». Les critères d'élégance sont en constante évolution, et souvent connaissent des renversements paradoxaux rendus nécessaires par le délicat et impitoyable engrenage des distinctions mimétiques (Bourdieu 1979 ; Braizaz 2017).

En philosophie, un chapitre sur la beauté est présent dans pratiquement tous les grands écrits des philosophes et la bibliographie est aussi immense que la production philosophique écrite depuis les Grecs. Dans ce champ, le « beau » occupe une place à côté du « vrai », du « bon », du « juste », en tant que catégorie première et autonome de jugement humain. Il y a une tension permanente entre, d'une part, les analyses philosophiques qui posent le jugement de beauté comme un premier pas vers les autres « grandes valeurs » spirituelles (et le bon serait aussi beau, comme si la beauté devait nécessairement être morale), et d'autre part, les analyses plus matérialistes qui tendent à ramener le jugement de beauté à la problématique du plaisir physique, des jouissances, surtout sexuelles, comme causes suffisantes, dénuées de toute

transcendance, du jugement de beauté au sein d'un monde dont la réalité (vérité) serait surtout matérielle. Le Beau en tant que question philosophique est en conséquence tiraillé entre, soit se réduire à ce que les désirs et les plaisirs dessinent comme rêve de formes désirables et jubilatoires (un beau corps, une belle pomme, une belle musique, un beau coucher de soleil), soit s'offrir comme un « véhicule » hors concept qui conduit à appréhender des valeurs spirituelles jusqu'à pouvoir être interprété comme le signe qu'un Dieu existe. Si je perçois la beauté même d'un brin d'herbe, d'une vague, cette beauté devient comme un signe « d'autre chose », d'une autre dimension ; pour François Cheng (2006), c'est la beauté qui est le vrai contraire du mal. Dans la *Critique de la Faculté de Juger*, Livre 1 (1790), Emmanuel Kant a proposé une définition devenue fameuse : « le beau est ce qui plaît universellement sans concept ». Cette absence de concept pose de façon dialogique à la fois l'évidence et l'énigme de cette étrange catégorie, la beauté, qui peut être perçue soit comme la preuve de la formidable capacité de sublimation de la sexualité humaine au sens de Freud (une énergie pulsionnelle fondamentale qui préside à toutes les séductions, émotions, etc.), soit comme un signal venu d'une autre sphère, différente, transcendante.

Les sciences sociales, et surtout l'anthropologie, posent la question esthétique en contournant le problème philosophique. En fonction du terrain étudié – un groupe culturel non occidental, une classe sociale bien spécifiée, une période historique donnée –, la question posée est celle de l'objet désigné comme « beau », si cette catégorie existe dans toutes les cultures, ce qui semble le cas pour certains objets comme « la Belle Femme » ou la belle maison, etc. Les différents modèles de beauté relèvent-ils alors uniquement du cas par cas ?

Selon les différents terrains, la Belle Femme, par exemple, ne se ressemble pas : ici elle doit être pratiquement obèse, surtout dans les sociétés de pénurie où le poids corporel est un signe de richesse et la maigreur un signe de pauvreté et de maladie, et là elle doit être mince, surtout dans les sociétés d'abondance où les femmes des couches aisées sont souvent maigres, et celles appartenant aux couches défavorisées, souvent obèses car mal nourries. Dans un monde ancien où les différences de cultures se traduisaient par de grandes différences de mode de vie, les types de beauté, corps, décors de formes diverses, étaient plus diversifiés, voire totalement hétérogènes. Dans nos mondes « globalisés » dans un même mode de vie où les écrans sont présents au sein de l'espace privé pour une grande majorité des classes moyennes sur la planète entière, les modèles de beauté tendent à s'homogénéiser, à perdre leur coefficient de différence et de variété : la Belle Femme se ressemble de plus en plus sur les écrans – beaucoup moins sur les quais de gare, dans les champs ou les entreprises, ou les trottoirs des métros (Nahoum-Grappe 1982).

Dans ce concert de différences possibles, il y a néanmoins des normes transculturelles : pour des raisons de diffusion d'un même mode de vie et de système de communication, mais aussi pour certains objets comme la Belle Femme, certains traits semblent se retrouver : la maladie, la vieillesse, la monstruosité difforme sont rarement posées en modèle de beauté physique, et si la femme socialement belle, surreprésentée en images, peut varier de forme ou de style, elle reste toujours jeune

et l'éclat de son teint parfait, de sa peau, de ses boucles brillantes, de ses dents, de son regard, de ses ongles, démontrent une santé éclatante sur les affiches ou dans les clips de publicité. Bien sûr, dans les films, séries, romans, parfois la Belle Femme peut mourir belle, à condition qu'elle soit jeune et que sa maladie ne se traduise que par sa pâleur et son élégante maigreur, et non par des pustules, plaies purulentes, teint gris et taché ou autres laideurs visibles... Il est intéressant de constater que dans de nombreuses cultures, les techniques du corps devant plaire, donc socialement beau, mettent en œuvre des tactiques de luminosité, d'éclats démultipliés grâce aux couleurs vives des parures et vêtements, des fards, du rouge sur les lèvres et des bijoux étincelants.

L'or et les pierres précieuses, les objets du luxe en général, voire certaines couleurs, sont monopolisés par les couches supérieures comme pour produire techniquement la séduction de « ce qui plaît sans concept », grâce à l'effet d'éclat qui souvent accompagne la beauté – ce qui n'empêche pas les contre-courants de sobriété élégante qui jugeront « vulgaires » les couleurs criardes des beautés « populaires ». On assiste parfois à de véritables renversements paradoxaux des modèles, comme dans les cas des modes « punk » qui utilisent les signes de laideur (plaies, cicatrices, etc.) et en renversent le sens dans et grâce au marché de la publicité marchande de la fin du XX^e siècle en Occident.

Le champ artistique voit aussi des renversements paradoxaux : sont parfois exhibés dans des expositions contemporaines importantes les images et les objets les plus repoussants à cause de leur laideur, de leur cruauté, et les performances les plus dérangeantes avec d'horribles violences mises en image sur le corps que la situation muséale et artistique pose en un au-delà du beau et du laid ; la monstruosité esthétique ou morale joue sa partie dans la construction du champ de ce qui peut être légitimement exhibé dans des expositions, des séries, des films, ce qui produit un renversement du « beau » socialement défini comme tel en dehors de l'art, et qui risque alors de perdre sa force pour devenir une valeur de faible intensité, ridicule, bonne à inonder les publicités dans une débauche d'éclats clinquants et marchandisés. Mais les sciences humaines doivent saisir l'objet dans sa grande banalité collective vécue par chacun, chacune, et non dans les variations paradoxales du champ artistique au sein duquel la création permanente d'œuvres différentes tend à renverser les modèles dominants.

L'emblème de la beauté de notre époque, massivement mis en image, est la Belle Femme : sur tous les écrans, les publicités, les séries, les émissions diverses portant sur les sujets les moins « féminins » se donne à voir la Belle Femme, reconnaissable à ce qu'elle est jeune, mince, toujours belle, et son genre de beauté occidentalisé a été exporté dans le monde entier et a fait exploser le marché économique des produits et méthodes d'amaigrissement ou de la chirurgie esthétique : ainsi l'obligation du petit nez entraîne l'immense succès économique de cette dernière. Blanchir la peau, débrider les yeux, lisser les cheveux, etc., toutes les opérations de correction du soi corporel féminin suscitent là aussi d'immenses profits pour les industries chimiques. Lutter contre la graisse et le vieillissement est un secteur de pointe dans tous les champs concernés. Dès l'adolescence, la question de la « beauté » dans la construction des identités, surtout pour les filles, est cruciale et

parfois tragique : les pathologies liées aux désordres alimentaires provoqués par la contrainte de l'amaigrissement pour « être belle » sont en plein essor, faisant le lien entre psychiatrie et sociologie. La laideur physique d'une jeune fille trop grosse ou trop ingrate est un handicap qui l'isole sociologiquement et la désespère devant son miroir, tandis que la très jolie fille socialement belle, de son côté, bénéficiera dans sa vie amoureuse et professionnelle d'un stigmate positif aussi important que celui de la fortune ou de la naissance... Bien sûr, cette beauté la pose aussi comme cible potentielle du harcèlement sexuel.

La Belle Femme est donc l'icône surreprésentée sur les affiches et les écrans dans nos sociétés occidentales, ce qui crée un « devoir de beauté » aussi lourd, pesant, et potentiellement destructeur, source de tortures et de souffrances aussi graves que celles que créaient jadis (ou ailleurs) le « devoir de vertu » morale et sexuelle : dans des sociétés traditionnelles où les normes religieuses dominaient la construction des identités féminines, la Belle Femme devait jeûner pour expier ses péchés... Mais jeûner pour maigrir est aussi une conduite de mortification douloureuse.

En conclusion, la Beauté est à la fois une évidence et une énigme, qui pose la question anthropologique de la perception poétique du monde comme espace de vertige et de liberté, mais son intense séduction peut se retrouver instrumentalisée au profit de normes reconfigurées de beauté obligatoires et aliénantes.

Références

Azoulay, É., 2009, *100 000 ans de beauté*, Paris, Gallimard.

Bachelard, G., 1960, *La Poétique de l'espace*, Paris, PUF.

——, 1960, *La Poétique de la rêverie*, Paris, PUF.

Baudelaire, 1857, *Les fleurs du mal*, Paris, Poulet-Malassis et De Broise.

Bobin, C., 2020, *Le huitième jour de la semaine*, Castella di Casinca, Lettres vives.

Bourdieu, P., 1979, *La Distinction, critique sociale du jugement*, Paris, Minuit.

Braizaz, M. 2017, « Le “problème” de la beauté. Quand la sociologie s'intéresse au travail esthétique de soi », *Strathèse-Revue doctorale*, (6), <https://dx.doi.org/10.57086/strathese.514>

Brielmann, A., s.d., « Empirical Aesthetics », *Internet Encyclopedia of Philosophy*, <https://iep.utm.edu/empirical-aesthetics/>

Chatterjee, V. et E. Cardilo, 2021, *Brain, Beauty & Art: Essays Bringing Neuroaesthetics into Focus*, Oxford, Oxford University Press.

ISSN : 2561-5807, Anthopen, Université Laval, 2021. Ceci est un texte en libre accès diffusé sous la licence CC-BY-NC-ND, <https://creativecommons.org/licenses/by-nc-nd/4.0/>

Citer cette entrée : Nahoum-Grappe, Véronique, 2025, « Beauté », *Anthopen*. <https://doi.org/10.47854/sy4vs619>

Chatterjee, V., A. Coburn et A. Weinberger, 2021, « The neuroaesthetics of architectural spaces », *Cognitive Processing*, 22 : 115-120, <https://doi.org/10.1007/s10339-021-01043-4>

Cheng, F., 2006, *Cinq méditations sur la Beauté*, Paris, Albin Michel.

Eco, U., 2010, *Histoire de la beauté*, Paris, Flammarion.

Ferrarese, E. et S. Laugier (dir.), 2018, *Formes de vie*, Paris, CNRS Éditions.

Kant, E., 1995 [1790], *Critique de la faculté de juger*, Livre 1, *Sur la Beauté*, Paris, Aubier.

Les Présocratiques, 1988, « Héraclite », Paris, NRF, Bibliothèque de La Pléiade.

Morante, E., 1982, *Aracoeli*, Paris, Gallimard.

Nahoum-Grappe, V., 1985, *Beauté et laideur : un essai de sémiologie historique. L'Esthétique du corps en question, dans l'espace culturel français, XVI^e-XVIII^e siècle*, thèse de doctorat, Paris, EHESS.

Nahoum-Grappe, V., 1979, « La Belle Femme, ou le stade du miroir en histoire », *Communication*, (31) : 22-32, https://www.persee.fr/doc/comm_0588-8018_1979_num_31_1_1467

Pastoureau, M., 2016, *Le Rouge. Histoire d'une couleur*, Paris, Le Seuil.

Sey Shônagon, 2011, *Notes de chevet* (trad. André Beaujard), Paris, Gallimard.

Vigarelli, G., 2007, *Histoire de la beauté. Le corps et l'art d'embellir de la Renaissance à nos jours*, Paris, Le Seuil.

Vincent, O. et V. Nahoum-Grappe (dir.), 2004, *Le goût des belles choses. Ethnologie de la relation esthétique*, Paris, Maison des Sciences de l'homme.